

revue de presse

Jean Ray
*Le grand nocturne &
les cercles de l'épouvante*

Presse écrite

Bifrost, juillet-août 23017

Le rond d'une pipe : voilà comment s'achève le recueil. Une pipe et un cercueil. La dernière nouvelle justifie et illustre le titre de l'ouvrage, *Les cercles de l'épouvante*. Baxter-Brown, pauvre médecin à la chiche clientèle, se procure un manuscrit qui le conduit, sous couvert d'une effraction, à retrouver le « Miroir noir », titre de la nouvelle, ayant appartenu au savant, alchimiste et astrologue John Dee. Mais, malgré ses efforts, Baxter-Brown ne parvient pas à l'utiliser, à faire que ce dernier lui révèle l'ancre des trésors qui le rendraient riche. Et pourtant, au cours d'une nuit d'expérience, sa pipe, sa précieuse pipe, Polly, disparaît. Il ne la retrouvera qu'à l'issue de la nouvelle : « Ah ! la salope, elle m'avait volé ma pipe ! », s'exclamera-t-il en mourant. Attention, il ne faudrait pas, par cette unique injure, conclure à la vulgarité des récits : ce ton particulier participe pleinement de l'esthétique et de l'optique des nouvelles —, c'est la mort, la même que le pauvre et naïf narrateur du « Cimetière de Marlyweck » rencontre en suivant son ami Peaffy dans des espaces sans lieu où les tombes, une fois à droite, vous bloquent ensuite le chemin du retour. Il s'agit alors d'une gigantesque statue de bronze, hideuse, tenant un sablier, et, l'instant d'après, une faux. À son insu, il la ramènera avec lui. Mais la « salope », c'est aussi l'horreur, qui enferme ses victimes dans les cercles de l'épouvante, cercles magiques dans « Le Miroir noir », cercles interdits aux hommes, mais aussi cercles humains, faits de briques rassurantes. C'est aussi l'horreur enfermée et gare aux imprudents qui briseraient les scellés à l'instar des brigands, poussés par la curiosité,

qui déverrouillent la porte de « L'Auberge des spectres ». Le brigandage est d'ailleurs un thème récurrent du recueil ; il apporte le malheur car le cercle à ne pas briser, c'est peut-être celui de la propriété — « L'Assiette de Moustiers ». Propriété légale, propriété du corps. « La Main de Goetz von Berhchingen », appendice d'un feu chevalier, est retrouvée par quelques imprudents qui, redoublant d'audace, ouvrent la cage dans laquelle elle était enfermée ; la main devient meurtrière (la hantise de la main meurtrière, et sans corps, est récurrente). L'homme doit alors rester à sa place, ne pas franchir les limites, se garder du monde des morts, du monde interdit et d'effacer le cercle qui l'en protège car, dans le cas contraire, de chasseur, il devient chassé, à l'image de « L'Histoire du Wûlkh ».

Publié en 1942, *Le Grand Nocturne*, recueil de sept récits, s'ouvre sur la nouvelle éponyme. Le héros, Théodule Notte, dont le nom se marie à la musique qui se répand dès la première page (« Un carillon versa sa pluie de fer et de bronze »), est un vieillard dont le cours paisible des jours s'écoule en la compagnie vespérale de son ami, Hippolyte Baes. Les deux compagnons partagent un étrange souvenir, celui d'un soir où, revenant de l'école, Théodule fut pris d'une forte fièvre et vit des choses qui n'existaient pas. Mais en est-il bien sûr ? Voilà que les tissus du temps et de l'espace s'entremêlent et que le monde de la nuit, le monde conjuré par notre réalité, s'interpose et parfois emplit le présent, semant avec lui l'horreur et la mort. C'est alors l'obscurité qui envahit le recueil, celle des cales des navires, celle de « La ruelle ténébreuse », autre nouvelle remarquable, qui engloutit le monde. Mais, plus qu'engloutir, voilà que cette porte du néant offre à ses monstres une issue vers la réalité. Ce sont les stryges, qui envahissent et qui tuent. Le thème de la porte revient d'ailleurs dans la nouvelle suivante, « La Scolopendre », où trois jeunes Juifs festoient en attendant la fin, fin certaine, fin terrible qui les poussera au suicide, fin écrite, celle d'un funeste réveil où une sorcière passée dans le royaume des morts ne peut y rester longtemps et repousse la porte de son cercueil. C'est alors que le recueil semble rompre sa cohésion et que la lumière succède aux ténèbres, sans signe avant-coureur, sans excuse. C'est pour mieux se refermer dans « Quand le Christ marcha sur la mer » et, avec une ironie terrifiante, destituer l'homme, l'amour et la religion. Enfin le recueil se clôt sur un chef-d'œuvre, « Le Psautier de Mayence », lorsqu'un maître

d'école (qui fait écho au chemin de l'école emprunté par Théodule Notte), ayant hérité d'un incunable, le vend pour acheter un bateau et voguer avec son équipage vers une destination hors du temps et de l'espace où même l'orientation n'existe plus. Alors, ce n'est plus le Grand Nocturne qui s'invite dans notre monde, mais notre folie insensée qui nous y précipite.

Matthieu Lottiaux